il tombe de leurs yeux je ne sais quel rayon de gaieté, d'amour et de poésie."

Vient ensuite le portrait de cette délicieuse Pauline Borghèse, la seconde sœur de Napoléon Ier, dont la statue en marbre, aujourd'hui la propriété de la reine d'Angleterre, est l'un des plus célèbres chefs-d'œuvre de Canova, et dont la beauté était si parfaite qu'un artiste pouvait, sans invraisemblance, couronner de sa tête exquise le corps d'une Vénus.

Voici, maintenant, d'après Benjamin Constant, dont Chateaubriand, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, nous rapporte le texte, un charmant croquis de la séduisante créature qui devait s'appeler Mme Récamier :

"Svelte et légère, elle devançait ses compagnes à la course ; elle couvrait d'un bandeau ses yeux, qui devaient un jour pénétrer toutes les âmes. Son regard, aujourd'hui si expressif et si profond, et qui semble nous révéler des mystères qu'elle-même ne connaît pas, n'étincelait alors que d'une gaieté vive et folâtre. Ses beaux cheveux, qui ne peuvent se détacher sans nous remplir de trouble, tombaient alors sans danger pour personne sur ses blanches épaules, son rire éclatant et prolongé interrompait souvent ses conversations enfantines ; mais déjà l'on eût pu remarquer en elle cette observation fine et rapide qui saisit le ridicule, cette malignité douce qui s'en amuse sans jamais blesser et surtout ce sentiment exquis d'élégance, de pureté, de bon goût, véritable noblesse native, dont les titres sont empreints sur les êtres privilégiés."

Une figure à laquelle une mort récente redonne le caractère d'une touchante et triste actualité est celle de Son Altesse Royale la duchesse de Nemours, qui fit une des personnes les plus remarquablement belles de son temps. Née Victoire-Antoinette-Auguste de Saxe-Cobourg-Gotha, la duchesse de Némours avait, le jour de son mariage à Saint-Cloud, 27 avril 1840, un peu plus de dix huit ans. Le baron Imbert de Saint-Amand a rapporté, dans les *Femmes des Tuileries*, ce joli portrait de la princesse par M. Trognon :

"Une timidité excessive faisait seule ombre à l'éclat éblouissant de sa jeunesse et de sa beauté. On fut quelque temps avant de connaître le son de sa voix, tant elle tremblait en parlant ; on fut plus longtemps encore avant de connaître ses aimables qualités et ses sérieux mérites, tant elle avait peur de se produire. La Reine, qui l'attira doucement à elle, tarda moins que personne à l'apprécier et lui voua une affection que les années ne firent qu'accroître. "La duchesse de Nemours", ajoute M. Imbert de Saint-Armand, "fut, pendant les dernières années du règne et pendant les premières années de l'exil, la joie et la consolation de son époux. Quand elle mourut subitement, le 10 novembre 1857, il éprouva le désespoir le plus profond. Ce n'est pas sans un serrement de cœur qu'il a vu disparaître jusqu'aux ruines de ce palais de Saint-Cloud, surtout de cette chapelle où avait été célébré son mariage. Quand les débris ont été mis en vente, il a acheté comme souvenir deux frontons aux armes de la famille d'Orléans et un bas-relief de la chapelle."

La suite à dimanche prochain.

PETITES VERITÉS

Ce n'est pas la fortune qui rend indépendant, c'est le caractère.

LOUIS-NAPOLÉON.

La charité du pauvre est de ne pas haïr le riche.

A. DE TOCQUEVILLE.

LES GRANDS ECRIVAINS

—ET—

JEANNE D'ARC.

Il nous a semblé que nous ne pouvions mieux honorer la mémoire de Jeanne d'Arc, dont on a inauguré ces jours derniers la statue à Reims, et dont nous publions un modèle dans le numéro de ce jour, qu'en recherchant, à cette occasion, les plus belles pages que les écrivains de ce siècle ont écrites sur elle. C'est l'hommage de la France contemporaine que nous déposons au pied de la statue de cette héroïne sublime, que Michelet appela une sainte.

Le grand historien ne faisait que répéter ainsi le mot de ce secrétaire du roi d'Angleterre, qui, en revenant du bûcher le jour de la mort de Jeanne d'Arc, disait :

—Nous sommes perdus ; nous avons brûlé une sainte !

Et comme le nom de Michelet est venu sous notre plume, pourquoi ne pas citer tout de suite cette page admirable qu'il a écrite sur la vierge de Vaucouleurs ? Elle se détache d'elle-même du beau chapitre que Michelet a consacré à cette période surprenante de nos annales :

"Quelle légende plus belle que cette incontestable histoire ? Mais il faut se garder bien d'en faire une légende ; on doit en conserver pieusement tous les traits, même les plus humains, en respecter la réalité touchante et terrible....

"Que l'esprit romanesque y touche, s'il ose, la poésie ne le fera jamais. Eh ! que saurait-elle ajouter ?.. L'idée qu'elle avait pendant tout le moyen âge, poursuivie de légende en légende, cette idée se trouva à la fin être une personne ; ce rêve, on le toucha. La Vierge secourable des batailles que les chevaliers appelaient, attendaient d'en haut, elle fut ici-bas.... En qui ? c'est la merveille. Dans ce qu'on méprisait, dans ce qui semblait le plus humble, dans une enfant, dans la simple fille des campagnes, du pauvre peuple de France..... Car il y eut un peuple, il y eut une France, cette dernière figure du passé fut aussi la première du temps qui commençait. En elle apparurent à la fois la Vierge.... et déjà la Patrie.

"Telle est la poésie de ce grand fait, telle en est la philosophie, la haute vérité. Mais, la réalité historique n'en est pas moins certaine ; elle ne fut que trop positive et trop cruellement constatée.... Cette vivante énigme, cette mystérieuse créature, que tous jugèrent surnaturelle, cet ange ou ce démon, qui, selon quelques-uns, devait s'envoler un matin, il se trouva que c'était une jeune femme, une jeune fille, qu'elle n'avait point d'ailes, qu'attachée comme nous à un corps mortel, elle devait souffrir, mourir, et de quelle affreuse mort !

"Mais c'est justement dans cette réalité qui semble dégradante, dans cette triste épreuve de la nature, que l'idéal se retrouve et rayonne. Les contemporains eux-mêmes y reconnurent le Christ parmi les pharisiens ..Toutefois, nous devons y voir encore autre chose, la passion de la Vierge, le martyre de la pureté."

C'est à propos de cette opinion de Michelet sur Jeanne d'Arc que Jules Simon a été amené, dans son étude sur le grand historien, à donner lui aussi son avis sur l'héroïque vierge :

"Elle est à la fois histoire et légende, a écrit Jules Simon ; elle est le peuple dans sa faiblesse et dans sa force, dans sa foi et dans sa clairvoyance ; elle part des derniers rang, elle triomphe au nom de Dieu et de la France, et elle disparaît sur un bûcher entre le ciel et la terre, éternel objet d'admiration, de pitié et d'amour."

Cette mort, Casimir Delavigne nous l'a décrite dans ces vers, dont nous ne pouvons donner qu'un court extrait :

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image ;
Ses longs cheveux flottaient au gré des vents.
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille, elle y monta ; quand, debout sur le [faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faiblir, elle baissa la tête
Et se prit à pleurer.

La page de Jules Simon que nous avons citée plus haut fut lue, il nous en souvient, sous la coupole de l'Institut, au cours de l'éloge que l'éminent académicien qui vient de mourir prononça sur Michelet. A peu près à la même époque, le duc d'Audiffret-Pasquier parlait, lui aussi, de Jeanne d'Arc à l'Académie. Ce fut à l'occasion de sa réception.

"Jeanne d'Arc, dit le duc d'Audiffret-Pasquier, est une figure unique dans notre histoire. Sainte Clotilde meurt dans un douloureux mais glorieux veuvage, auprès du tombeau de saint Martin.

"Sainte Geneviève achève sa longue carrière au milieu des bénédictions du peuple, près de Saint-Denis ; Jeanne, obéissant à la voix de ses saintes, quitte son village, relève les cœurs abattus, console la grande pitié qui était au royaume de France, chasse l'étranger acclamé par une armée, par tout un peuple, elle arrive au sommet des gloires humaines ; sa mort vient y ajouter la grandeur que donnent la souffrance et le malheur ; trahie, abandonnée, elle périt sur un bûcher au milieu des cris de haine de ceux qu'elle avait vaincus. Ses cendres sont jetées au vent ; il ne devait plus rien rester d'elle ici-bas, qu'un peuple sauvé et une impérissable mémoire."

En parlant des éloges de Jeanne d'Arc, prononcés incidemment à l'Académie, un souvenir nous vient, et c'est celui d'une très curieuse consultation faite, il y a huit ans, auprès des quarante Immortels, par un journaliste ingénieux et avisé, M. Ivan de Westyne. Les académiciens interviewés sur Jeanne d'Arc donnèrent chacun leur avis en quelques lignes brèves et charmantes, que M. Ivan de Westyne présenta avec beaucoup d'à-propos et d'esprit.

Une personne, qui avait copié sur un album quelques-unes de ces pensées d'académicien, a bien voulu les communiquer à la presse ces jours derniers. Une pensée nous a sauté tout de suite aux yeux, c'est celle de Léon Say, si noble et si suggestive :

"Quand la patrie est malheureuse, il reste aux Français une consolation. Ils se souviennent qu'il est né une Jeanne d'Arc et que l'histoire se recommence."

M. Alfred Mézières, devenu poète ce jour-là, écrivait :

Si tu ressuscitais, ô ma bonne Lorraine,
Tu conduirais au feu par les monts, dans la [plaine,
Nos jeunes bataillons vengeurs de leurs alliés.
Et, bravant les périls contre toi déchaînés,
Tu t'approcherais que Metz était Pucelle
Et qu'elle attendait de toi sa liberté nouvelle.
Délivre la d'un joug réputé lequel on languit,
Rende lui son passé pur et change en jour sa [nuit.

M. Sully-Prudhomme s'adressait à la Vierge de Vaucouleurs en ces beaux vers :

Tu règnes sur les cœurs par une royauté
Que pourrait envier la trop fameuse Hélène.
Bergère ! Ton armure et le sarrau de laine
Plus forts par l'honneur qu'elle par la beauté.
Et nulle vierge aux yeux purs n'a su, depuis Marie,
Inspirer un amour aussi pur dans plus de foi.
Plus tendre et plus pieux que le nôtre pour toi,
O Jeanne, car t'aimer, c'est aimer la patrie !

L'éminent journaliste, M. Edouard Hervé, écrivait :

"Sainte Geneviève est la patronne de Paris ; Jeanne d'Arc, si elle était canonisée, devrait être la patronne de la France. En elle se sont incarnées la foi religieuse, la foi monarchique, la foi nationale."

Pasteur, alors dans toute sa renommée :

"La grandeur des actions humaines se mesure à l'inspiration qui les fait naître. La vie de Jeanne d'Arc en est la preuve sublime."

M. Victorien Sardou, érudit comme un Bénédictin, écrivait :

"On s'est figuré longtemps Jeanne d'Arc blonde. Or, on a d'elle une lettre à Dunois, munie de son cachet de cire scellée, suivant l'usage du temps, avec un de ses heveux, et ce cheveu est noir."

De Dumas fils :

"Je crois qu'en France tout le monde pense de Jeanne d'Arc ce que j'en pense moi-même. Je l'admire, je la regrette et je l'espère."

D'Emile Augier :

"Jeanne d'Arc, que l'Eglise n'a pas canonisée, reste la sainte de la patrie. C'est assez."

Enfin, sur cet album, qui contient comme la quintessence de la très intéressante enquête de M. Ivan de Westyne, vient en manière de conclusion cette pensée de Maxime Du Camp :

"L'esprit est ce qu'il y a de plus bête au monde : Voltaire l'a prouvé en écrivant la *Pucelle*."

Ce n'est certes pas dans ce journal qu'on prendra la défense de Voltaire. Mais il nous plaît d'opposer à cette pensée de Maxime Du Camp—très juste dans l'espèce sous sa forme paradoxale—ces lignes de Voltaire extraites de l'*Essai des mœurs et l'esprit des nations* ; "Cette héroïne (Jeanne d'Arc) fit à ses juges une réponse digne d'une mémoire éternelle.. Ils firent mourir par le feu celle qui, pour avoir sauvé son Roi, *aurait eu des autels* dans les temps héroïques où les hommes en élevaient à leurs libérateurs." Cet éclatant hommage de Voltaire est une répudiation évidente de la *Pucelle*. Nous ne pouvions pas choisir une meilleure page pour finir

Chronique du chiffon.

Un moment d'accalmie ne doit pas nous faire perdre de vue les ardeurs estivales qui nous accableront.

Signalons comme très élégantes et très pratiques les vestes tailleurs en toile de chanvre passementées d'applications de vieux venise délicatement posées en chevron et sur les coutures. Ce léger vêtement se porte avec toute sorte de jupes claires ou foncées, lainage ou foulard. La veste non doublée doit avoir la façon la plus correcte. Elle est arrondie devant à basques légèrement ondulées, manches très longues, ouvertes au poignet, pochettes de côté, col à revers rabattu.

Elle s'ouvre sur un devant de batiste mêlé d'entre-deux de valenciennes à encolure carrée. Corsage de dessous décolleté, sans manches en taffetas blanc non doublé. Les dessous, chemise, corset, etc., seront en batiste ; jupon de taffetas blanc avec haut volant plissé accordéon posé à faux, soutenant parfaitement la robe-jupe de foulard, d'alpaga, de mousseline brodée ou de batiste. Ainsi équipée, la correction absolue est sauvegardée et l'on est vêtue de façon à n'être point incommodée par la chaleur.

Chapeau de paille de bois blanc bordé d'un étroit velours noir avec draperie de léger taffetas blanc coupé à la pince et flot de tulle noir sur blanc. Grand parasol de batiste blanche doublé de taffetas vert.

Gants courts en chevreau blanc, les gants de fil blancs ou bis sont beaucoup plus frais, mais peu de personnes peuvent les supporter et généralement on les dédaigne. Cependant d'une façon très exceptionnelle ils sont portables. Souliers montants, noués avec des rubans, en chevreau glacé gris, blancs ou jaunes.

LE PREMIER TUÉ.

Le premier soldat allemand tué à la guerre de 1870

Le 25 juillet a eu lieu un pélérinage d'anciens soldats badois au monument du premier des leurs tué pendant la guerre.

Ce monument est situé au Schirlendorf, près Niederbronn, dans la Basse-Alsace. Il consiste en une pierre portant l'inscription suivante :

Ici tomba
Pendant une reconnaissance faite le
25 juillet 1870, dans
la guerre contre la France
Guillaume Herbert Winsloe,
lieutenant au 3e régiment de dragons badois, le premier
soldat allemand tué à l'ennemi.

Particularité curieuse : ce soldat allemand n'était autre, paraît il, qu'un sujet anglais au service du grand-duc de Bade.

CURIEUX EFFET D'IMAGINATION.

On sait que le parfum des fleurs est difficilement supporté par quelques tempéraments. La douce odeur des roses elle-même agit péniblement sur certains névropathes.

Les journaux américains citent le cas récent d'une jeune dame à qui l'approche d'une rose donnait des crises de suffocation. Elle alla consulter un savant docteur de Baltimore qui, après l'avoir interrogée, la pria de revenir à sa prochaine consultation. La dame revint, se fit annoncer et franchit la porte du cabinet du docteur, qui l'attendait tenant à la main une superbe rose. Tout aussitôt, la crise éclata avec violence.

Le médecin ne put s'empêcher de sourire : la rose qu'il tenait était une fleur en papier !

L'ANNEE ROSE.

Monologue pour une petite fille, qu'elle peut débiter dans le mois de janvier, ayant tout le mois pour tirer les Rois.

On a tiré les Rois ce matin ! Je suis reine !....
Cela m'a tout émue, et je veux y penser.
Vraiment, depuis quinze ans, je me souviens à [peine
Des beaux jours du passé, je vais recommencer
D'une année à bonheur ! Et quelle belle chose !
J'ai déjà des cadeaux plein ma chambre.... de [main
Nous irons chez grand'mère, et je vois tout en [rose
Elle va me donner des bijoux ; c'est certain ;
Car, je vais sur seize ans !.... on dit : c'est le bel [âge ;
L'âge d'or !.... l'avenir est pour moi séduisant ;
J'irai, bien sûr, au bal ; et cela m'encourage
A prendre un peu d'aplomb ! il le faut à présent

(Une pause.)

Oui, seize ans ! hier quinze, et me voici lancée !

(Souriant)

On dira, me voyant bien mise, l'air coquet
Quoi !..... c'est là cette enfant qui jouait au [crocket !....

(Se promenant.)

Et qui courait si fort ! qui semblait si pressée !
Qui, rouge s'enfuyait, quand sa mère, au salon
Recevait les mardis !.... qui chantait à tue-[tête !....
Qui bouleversait tout ! était toujours en fête !

(Riant)

Et vous jetait au nez quelquefois son ballon !

(Gravement)

La voici jeune fille ! ... oh !.... je deviens plus [grave

(Réfléchissant.)

Pourtant.... c'est ennuyeux de ne pouvoir cou-[rir !
Ecouter des discours.... avoir comme une en-[trave

(Faisant la moue.)

Pour arrêter l'élan qui vous porte au plaisir.

(Après une pause, doucement.)

Quand j'étais, l'an dernier, encore une fillette
Qui pouvait s'amuser avec tous les enfants,
Maman me répétait : Sois donc un peu coquette !
Mais, je n'aimais que rire.....

(Avec explosion.)

Et qu'ils étaient charmants.
Ces bébés, mes cousins, gentils petits bonshom-[mes
Aux cheveux blonds, frisés, roses comme des [pommes,
Qui traînaient leurs chevaux dans toute la mai-[son
Et qui nous régalaient d'une belle chanson !

(Pensant.)

Un jour.... dans le jardin... quelle belle partie !
Nous courions tous ensemble, en jouant au cha-[riot.
Allant comme le vent.. paf ... à notre sortie
Notre char casse en route ! et le petit Pierrot

(Levant les bras.)

Est jeté sur la grille !.... il reste sur la place !
Dieu ! quels cris nous poussions ! effrayés, tous [en chœur
Mais lui, se relevant, en essuyant la trace
Au fond de sa culotte, en pleurant, dit, j'ai [peur
De m'être fait très mal.... Voilà tout !.... quel [fou rire !....

(Riant)

Oh ! que nous avons ri de son drôle minois !
Pauvre petit Pierrot ! il ne savait que dire,
Et vite, tout honteux, rentrait en tapinois.

(Après une pause, tristement.)

C'est fini maintenant, je suis grande personne !
Il faut aller partout !.....

(Avec explosion.)

Mais, c'est très amusant
Je suis folle, vraiment !.....

(Elle écoute, on entend sonner.)

Tiens !.... j'entends que l'on sonne
Des visites encore !.... allons c'est ravissant !

(Ouvrant ses bras tenant sa robe.)

J'ai mis ma robe rose, et ma guimpe en dentelle.
J'aurai mille cadeaux, et mille compliments !

(Gaiement.)

Aujourd'hui je suis reine, et l'on me trouve [belle
Je crois ce qu'on me dit ; ce sont de doux mo-[ments
Adieu donc ma poupée et tous mes chers joujoux,

(Quelque pas gravement.)

Je vais vous enfermer au fond d'une valise
Jusqu'au temps... bien lointain où je serai très [grise.

Toute vieille et courbée.

(Marchant en tâtonnant.)

Un chat sur mes genoux
Et des petits-enfants qui me diront Grand [mère.....

(Instant de chevrotant.)

Bonne année et bonheur !.....

(Voix sérieuse.)

Je les aimerai bien

(Avec ennui.)

Mais, j'aime encor bien mieux, avec petite mère
Aller me promener ...Je ne dirai plus rien...

(Elle s'éloigne et revient avec mystère.)

—Parler très posément—

Je vais vous confier cela, entre nous, presque bas, Grandir !.... c'est charmant !.... mais.... il y a du pour.... et du contre.... on vent bien être une demoiselle.... bien mise.... recevoir des hommages.... Mais.... voyons.... là, franchement ! quand on se retrouve avec les petits, et les amis d'autrefois, on serait bien aise de pouvoir courir follement à travers le gazon, sans craindre de se décoiffer, de se déchirer, de paraître ridicule en....

Jetant son ballon !

(Elle fait un pas pour sortir)

On m'attend au salon !

(Elle sort).

MONDANITES.

Par ces jours ensoleillés, où le thermomètre monte au point qu'on se demande où il s'arrêtera, tous ceux que leurs occupations ou l'exigeité de leur bourse ne retiennent pas dans cette fournaise, qu'est devenue notre ville, s'envolent vers les lieux qui promettent le plus d'ombre et de fraîcheur ; puis, se contentant des concerts harmonieux que font les oiseaux et la brise, s'étonnent,—le repos étant à l'ordre du jour,—qu'il puisse être question de fêtes, et pourtant les échos nous parviennent d'une fête merveilleuse qui a été donnée récemment par le Comte et la Comtesse de Castellane au bois de Boulogne, à Paris.

Cette fête, dont le caractère était un mélange d'originalité et de richesse incomparable, était féerique. Les milles voix d'une publicité mondaine nous en font connaître les détails et nous disent que la comtesse de Castellane, née Anna Gould, que la vie a élue pour une de ses heureuses, est adulée de tous, et a fait sensation, même au milieu de cette foule si opulente et si distinguée. Elle a fait, paraît-il, avec un charme exquis les honneurs de cette fête éblouissante dont on gardera longtemps le souvenir.

Jeudi, M. Charles Janvier est reparti pour Terrebonne, où il restera encore quelque temps.

Mme C. R. Hickox part demain pour New York.

Mlle Anita Socola est en ce moment à la Baie St Louis.

La semaine dernière, M et Mme E Cruzel ont quitté la Baie St-Louis pour se rendre à Point Clear, Ala.

Mlles Marie et Emilie Le Blanc sont arrivées de Chinchuba, mercredi.

Samedi dernier, on donnait à l'occasion de la régate annuelle du M. Y. C. une fête bien cordiale et bien réussie au Yacht Club, à Mandeville. Dans ce petit village souriant et frais qui dort sous les ombrages d'arbres séculaires arrivaient par toutes les routes des véhicules de toutes sortes chargés d'invités qui se rendaient au club qui avait été fort joliment décoré de drapeaux, lampions, fleurs et pins. Les honneurs en étaient faits de la façon la plus gracieuse par les organisateurs de la fête, le commodore George Moorman et le commodore F. A. Cousin. Au cours de cette soirée pleine de gaieté et d'entrain, des rafraîchissements exquis ont été servis aux danseurs qui, malgré la chaleur, ont prolongé la sauterie jusqu'à une heure très avancée.

Au nombre des assistants nous citerons : Mlles Moorman, Stella Cousin, Anita, Céline, et B. Garcia, Sophie Buisson, Blanche, Lucie, Jeanne et Amélie Lafferandrerie, Dora Witham, Amélie Gomez, Lélia et Hélène D'Aquin, Blanche Reine, Anita Castellanos, M. Kaufman, Rose et Bella Byrne, Emma Quirk, et R. Salleck, Irene Tyler, Dolly Barthe, Claudia Guimault, Cécile Barthe, Anna Saulet, Stella et Palmyre Hopkins, Stella Demornelle, Edna Trist, Olive et May Kellar E. Menrie, M. Kennedy, Louise d'Aquin, A. Legier, Augusta et Selika Tabary, A. et E. Léaumont, A. Sauton, Cécile Vergne, A. Levasseur, Louise et Jeanne Rican, Louise Gibert, Guénard, Marie et Emilie Leblanc, A. LeGardeur, Lisette Forstall, Anna Labarre, Madge et Anna Forstall, Jeanne Maspéro, Louise Vallon, J. et M. Dupré, M. et Mme George Moorman, M. et Mme Léaumont, M. et Mme Sidney Tabary, M et Mme Sidney Livandais, M. et Mme George Faure, M. et Mme F. A. Cousin, M. et Mme Garcia, M. et Mme McQuirk, M. et Mme Reine, M. et Mme Lewis, M. et Mme B Ronen, M. et Mme G. Toledano, M. et Mme Armand Desmare, M. et Mme Salleck, M. et Mme D'Aquin, M. et Mme Légier, M. et Mme Prudhomme, Dr et Mme Pain, M. et Mme Boylan, M. et Mme Quirk, le commodore George Moorman, le commodore F. A. Cousin, capitaine Adolphe Poitevent, colonel Ferguson, Chas Coyle, Boyer Castaing, Glenny, Dr Charles Lanaux, Mather, Dynoud, Hopkins, Hestreef, Henri Daboval, Césaire Sancho, Dr D'Aquin, A. Levis, Albert Lanaux, Raoul Viosca, Lieut. Choppin, Sidney Bergeron, Edouard Vienne, A. Durel, Gustave Fortier, Ducros, Marigny, Lucien Rivet, Jacob, Juge Allen, Mercer Moorman, George Reine, R. Tyler, Kellar, Brandin, McQuirk, Walter Baquié, J. Baquié, Vallon, F. Willoz, F. Cazenavette, E. Cousin, Walter Dagle, A. Schneidau, B. Schneidau, Lambert, E. et L. Barthe, B Quirke, John et A. McCracken, J. Quirke, Black, Pitcher, Dr Wilson, Dr Shaw, Philippi, Rudolphe Woeste, A. Levert, A. Parker, Dudley Avery, J Buckley, Dr Marin Landry, Charles David, Willie Demornelle, Gustave Meunier, Vio. Demornelle, Capt Terry, Bernard Dessommes, Boyle, Charles Doize, C. Lavillebeuve,

Mme John G Woods va bientôt se rendre à New York, où elle passera quelque temps.

Mlle Rosa Young est au nombre des jeunes filles les plus admirées à Biloxi.

Samedi dernier, Mme Fernand May est partie pour Biloxi, Miss., où elle passera le reste de la saison.

Mercredi les demoiselles Dwyer ont pris passage sur le Knickerbocker pour se rendre à New York.

Mlle Jeanne de Monsabert est partie pour Mandeville, où elle passera quelques jours chez sa belle-sœur, Mme A. de Monsabert.

Mme D. P. Fenner est installée pour la saison à Monteagle, Tenn.

Mme R Dugué et les demoiselles Dugué se rendront, dans le courant de la semaine, chez Mme Forstall Chopin, à St Jacques, et resteront quelques semaines chez elle.

Le Rév. Davis Sessums est parti mardi pour Sewanuee, Tenn., où il a rejoint sa famille.

C'est à Staunton, Vie, que les demoiselles Packard, qui ont quitté la ville, passeront l'été.

Le capitaine et Mme James L. Bradford, séjourneront en Virginie pendant quelque temps.

M. et Mme Ronse, Mme Marie R Johnson et Mlle Jessie Ronse, sont partis pour le Canada, où ils passeront le reste de la saison.

Mme Auguste Lesseps va bientôt partir pour le Tèche où l'attendent M. et Mme Auguste Lesseps Jr., avec qui elle restera environ un mois.

Venant de la Baie St Louis où se trouve sa résidence d'été, Mlle Alice Leonardon a passé plusieurs jours à la Nouvelle-Orléans, la semaine dernière.

Mlle Evelyn Baker est comptée parmi les plus charmantes débutantes de l'hiver prochain.

M. Bernard Dessommes est en villégiature à Mandeville, Lne.

C'est à la Passe Christian, que M. et Mme Sidney Raulett, qui y sont installés depuis la semaine dernière, ont décidé de passer la saison.

Mme James Miltenberger et Mlle Miltenberger sont parties pour la Baie St. Louis.

Mercredi dernier Mlle Irène Wiltz est partie pour Norfolk, Vie., où elle a rejoint sa sœur, Mme Billups.

Mlle Ida Lavillebeuvre est de retour de Biloxi, où elle a fait un séjour très apprécié chez Mme Dunbar.

Mlle Lobita Fornaris est attendue à Mandeville chez son amie Mlle Bella Byrne.

La semaine dernière Mlle Alix et Laure Cabiro sont allées rejoindre à Covington les Mlles Hincke chez qui elles resteront quelque temps.

M. et Mme A. C. de Monsabert ont pris un cottage à Mandeville pour la saison.

Mlles L. Gibert, A. LeGardeur, Dupré et Ricaud sont de retour en ville après un séjour des plus agréables, à Chinchuba, Lne.

Mlle Louisette LeVasseur passe l'été à Mandeville ; c'est une de nos jeunes filles les plus admirées et les plus sympathiques.

Sont parties lundi pour Salnda, N C., Mme Walter Rogers et les demoiselles Rogers.

Parmi les nombreux excursionnistes qui s'étaient rendus à Mandeville, mercredi dernier, on remarquait M. et Mme Lamar Quintero, le Dr et Mme Bauer, Mme H. Farjas et Mme Maurice Brière.

La prochaine réunion du "Aftern on Progressive Euchre Club" aura lieu jeudi après-midi, chez Mme A. Saladin, de l'avenue Esplanade.

Le succès obtenu la semaine dernière, à la foire donnée au Jackson Park, au profit de l'église de Notre Dame du Lac, dont le Rév Père Meekins est le curé très aimé, est sans précédent. De tous côtés l'on s'y rendait sachant à l'avance que beaucoup de plaisir était réservé à ceux qui venaient aider de leur personne et de leur bourse une œuvre noble entre toutes.

Les dames dont les noms suivent ont eu au mener à bien l'entreprise, et le digne curé leur en garde une reconnaissance dont elles s'enorgueillissent à bon droit : Mmes M. Dyer, Eugland, Gardache, Borro, Prudhomme, aidées de charmantes jeunes filles. Parmi les assistants se trouvaient : Mlles Quirk, Lafferrand-rie, Hopkins, Gardache, Borro, Croyat, Farracon, et Castaing, M. et Mme Delos Mellon, Mlle A Castellanos, M. et Mme Kaufmann, Mme Hutchinson, Mme Brandin, Mlles D'Aquin, Reine Buisson, Lafferandrerie et beaucoup d'autres.

Une très jolie réception intime était donnée mercredi soir, par Mlle Hattie Person, en la résidence de son oncle, le gén. Fred. Myles, de l'avenue St-Charles. Ses invités étaient M. et Mme Robert Perkins, Dr. et Mme Clarence Horton, Dr. et Mme Butterworth, Mlles Zelia Logan, Pet Cummings, Jeanne Roman, Amélie Schriever, Laura Campbell, Josie Cottreaux, M. et Mme Crawford, et MM. Charles Fenner, Cheers Fulton, Charles Cusachs, Beverley Myles, Harry Johnson, Dr Paul Reese, Dr O'Keilly et autres.

M. Grantland Tebault partira très prochainement pour Mississippi City.

Le mariage de Mlle Alice avec M. Bower Spangenberg a été béni lundi, par le Rév. M. Nall, à l'église presbytérienne, rue du Canal, en présence d'un petit nombre de parents et d'amis.

Mlle Cusachs est partie mercredi pour Ocean Springs, Miss.

M. et Mme Jerry Gleason sont les hôtes de Mlle Corinne Young, à Biloxi.

M. et Mme Albert Tolédano sont partis pour le Tennessee, où ils vont passer la saison.

Mlle Aura Minor est actuellement chez sa tante Mme Sarpy, dans la paroisse St-Charles.

C'est à Athènes, Tenn., que M. et Mme C. N. Wogan passent l'été.

Mlle Rachel Boeworth et Mlle Louise Ferrier sont actuellement chez Mme James De Buys, à Mississippi City.

Mlle L. De Gruy est à la Baie St-Louis, en ce moment.

Le mariage de Mlle Jennie Wheeler avec M. Edward Robert Wood, de Cincinnati, O., a été célébré jeudi, à midi, en la résidence de la mère de la mariée, Mme R E. Wheeler. Le Rév. John Caldwell de l'église Presbytérienne officiait.

Mlle Anna Tassin est de retour à la Nlle-Orléans. Elle a fait un séjour des plus agréables chez sa tante Mme Henri Tassin de St Jean Baptiste.

Mlle Adélaïde Grima est en ce moment chez Mme George Grima, à la Passe Christianne.

Venant de la Baie St-Louis, où la recevaient les demoiselles Chalaron, Mlle Georgette Deléry est rentrée à la Nouvelle-Orléans, la semaine dernière.

M. Ben Willard était l'organisateur d'une partie de plaisir donnée à Mandeville, la semaine dernière, en l'honneur de M. et Mme Frank Copp, M. et Mme Robert Perkins, Mlles Hattie Person, Zelia Logan et M. Clinton Fulton.

Mlle Stella Demornelle a récemment passé quelques jours à Mandeville.

Mme Collister qui est actuellement à Biloxi, a l'intention d'y rester tout l'été.

Le Prof. Lagarde a regagné son home à Maryland, samedi.

Mlle Magda Forstall, revenue de Biloxi, est à Mandeville pour le reste de la saison.

FEUILLETON.

À LA REVUE.

C'était en 1880. On célébrait pour la première fois le 14 juillet fête nationale officiellement instituée par la Chambre des députés cette année-là. Un enthousiasme profond, sincère, secouait la France entière. Dans les boutiques on s'arrachait les drapeaux qui, d'étages en étages, grimpaient jusqu'aux faîtes des maisons, où ils flottaient librement dans l'air, pareils à des ailes d'oiseaux éployées. Dans cette joie touchant au délire, on sentait plus que la satisfaction de célébrer une date glorieuse de l'histoire de France, on y devinait la conscience d'une rénovation.

Depuis l'année terrible, il semblait que la lourde botte des ennemis eût pesé sans cesse sur notre poitrine comme pour nous rappeler notre chute. Mais aujourd'hui, l'on pouvait respirer à l'aise, se redresser et regarder fièrement en face l'insolent vainqueur. Oui, il était enfin permis de ne plus songer à nos revers qu'avec l'espoir de les venger un jour. La fête qui venait d'être décrétée pouvait s'appeler la Fête de l'Espérance.

Comme du cœur se répand dans tout notre être à travers le réseau des veines le sang vivifiant, de Paris,—cœur de la France,—s'échappait l'allégresse gagnant le pays entier jusqu'au dernier hameau.

Partout on organisait les réjouissances dont les masses populaires se sont toujours montrées si avides et parmi lesquelles figure, pour les villes à garnison, la revue des troupes.

Le 13 juillet au soir mon père me dit :

—Si tu le veux, demain nous irons voir la revue.

—Soit ! nous irons.

Le lendemain, à l'heure dite, j'astiquai mon fourniment de civil, et en route pour la revue, où nous arrivâmes des premiers, ce qui nous permit de nous établir au bon endroit, à deux pas des tribunes officielles, où se tenait le général en chef entouré de son brillant état-major.

Les troupes massées n'attendaient qu'un signal pour se mettre en marche. Le soleil radieux jetait du bout de ses rayons des paillettes d'or sur la tunique des soldats et allumait des éclairs aux sabres des officiers. Les casques des cavaliers et les instruments des musiciens éblouissaient le regard. Les chevaux, irréprochablement bouchonnés, piaffaient, secouant leur tête intelligente dans un cliquetis du mors étincelant.

Soudain, un clairon lança une sonnerie inconnue de moi et qui fut aussitôt suivie d'un commandement.

—Attention, me dit mon père, on va décorer.

Au même moment vinrent se ranger en face des tribunes les nouveaux promus dans l'ordre de la Légion d'honneur.

Je n'avais jamais assisté à pareille cérémonie ; aussi, je me disposais à n'en perdre aucun détail.

Les nouveaux légionnaires, au nombre de quatorze, s'étaient rangés dans l'ordre rigoureux de la hiérarchie. A droite, un général de brigade élevé au grade de commandeur ; à l'autre bout, un simple fusilier nommé chevalier. Mes regards se fixèrent sur ce dernier et ne le quittèrent pour ainsi dire plus. C'était un petit chasseur de Vincennes aux yeux bleus, au teint cuivré, la joue gauche ayant reçu une gifle de sabre qui lui avait laissé pour s'en souvenir une glorieuse balafre.

La vue de ce modeste héros,—car c'en devait être un pour avoir mérité la croix,—amena dans mon esprit un flux de pensées. Je songeai à l'instant au mot de ce général :

—Quand je rencontre un simple soldat décoré de la Légion d'honneur, je salue le premier :

Les vers d'Hégésippe Moreau s'alignaient dans ma mémoire :

A ce trésor que son sang achetait,
Le mutilé dont la mort était sûre
Tendait, joyeux, le bras qui lui restait,
Et de lauriers parfumait sa blessure !

Mon imagination prêtait à ce piouplou d'un soldat, qui souvent chansonné, les exploits d'un guerrier d'un autre âge. Qu'avait-il fait ? A quelle action d'éclat devait-il cette suprême récompense, la plus enviée de toutes ? Je le voyais se jetant à corps perdu dans la mêlée, en vrai descendant des vieux grenadiers de la Garde, frappant de droite et de gauche, tout éclaboussé du sang de ses ennemis, sans s'inquiéter si le sien coulait aussi, repoussant des nuées d'assaillants sans jamais reculer d'un pas, farouche, l'œil et le bras partout, arrachant un drapeau des mains crispées de celui-ci, fracassant le crâne de celui-là. Il m'apparaissait enfin accomplissant ces actes de bravoure que l'histoire recueille pour les enregistrer avec joie, et qui sont la gloire des armées.

Et je n'étais pas seul à penser de la sorte, car autour de moi j'entendais des ouvriers dire à haute voix en désignant le petit troupier :

—Ce particulier ne doit point l'avoir volée, sa croix !

La cérémonie commença. Le général de brigade reçut la nouvelle distinction dont on l'avait gratifié non sans émotion, mais estimant sans doute qu'elle lui était bien due.

Chose bizarre : à mesure que le commandant descendait les degrés de la hiérarchie, la joie allait en sens inverse, c'est-à-dire en augmentant. Quand il arriva devant le petit troupier, celui-ci présentait les armes, attendant le moment solennel, fixe, dans une raideur de statue, le *regard à quatre pas*. Le général lui donna de l'épée l'accolade réglementaire et attac